Ma main à couper

Pierre Bordage

VISIT...

LANZAROTE Caliente.com

Pierre Bordage

Ma main à couper

L'ATALANTE

ŒUVRES DE PIERRE BORDAGE

À LA LIBRAIRIE L'ATALANTE

Les guerriers du silence

GRAND PRIX DE L'IMAGINAIRE 1994 – PRIX JULIA VERLANGER 1994

Terra Mater

la citadelle Hyponéros

PRIX COSMOS 2000 1996

Wang

Les portes d'Occident (livre premier)

Les aigles d'Orient (livre II)

PRIX TOUR EIFFEL DE SCIENCE-FICTION 1997

Abzalon

Orchéron

Rohell

(Cycle de dame Asmine d'Alba : *Le Chêne Vénérable – Les Maîtres Sonneurs – Le Monde des Franges – Lune Noire – Asmine d'Alba)*

Rohel II

(Cycle de Lucifal : *Les anges du fer-Le grand fleuve-temps – L'enfant à la main d'homme – Les portes de Babûlon – Lucifal)*

Rohel III

(Cycle de Saphyr : *Terre intérieure – Les feux de Tarphagène – Le chœur du vent – Saphyr d'Antiter)*

AUX ÉDITIONS J'AI LU

Atlantis Les fables de l'Humpur

PRIX PAUL FÉVAL 2000

Les derniers hommes (feuilleton), Librio

AUX ÉDITIONS FLAMMARION

Graines d'immortels

Pierre Bordage

MA MAIN À COUPER

L'ATALANTE
Nantes

Nous remercions chaleureusement Pierre Bordage pour nous avoir gracieusement permis de publier cette nouvelle, ainsi que la médiathèque de Rezé pour ses aimables bons offices.

Ma main à couper a été écrite à l'occasion de la « Semaine de l'écriture » de 1999, à Rezé, où l'auteur a séjourné à l'invitation de la Ville et de la médiathèque de Rezé.

Illustration de la couverture : Gess

© Pierre Bordage, 2001
ISBN 2-84172-181-7
Librairie l'Atalante, 11 & 15, rue des Vieilles-Douves, 44000 Nantes

Si quelqu'un m'avait dit qu'un jour je jouerais ma chienne de vie dans la ville de Rezé, je l'aurais sans doute pris pour l'un de ces voyants à la petite sauvette qui prolifèrent comme des rats sur les trottoirs des satellites franciliens (une nouvelle directive ministérielle a frappé d'interdit le mot « banlieue »). Avant cette nuit fatidique, j'aurais été incapable de situer Rezé sur une carte. La première fois que j'ai entendu prononcer ce nom, j'ai cru qu'il s'agissait d'une sphère biologique sur Mars, le nouvel Eldorado (j'avais probablement confondu avec Zœré, la première biosphère fondée sur la colonie rouge). Aussi, quand Joa, ma compagne, m'a parlé d'un petit boulot à Rezé – « une seule nuit, m'a-t-elle susurré sur l'oreiller, c'est super bien payé, on a vraiment besoin de fric » –, je me suis d'abord demandé si elle n'avait définitivement fondu les plombs puis, comme elle insistait, j'ai glissé la main dans le lecteur mural, prononcé mon mot de passe et consulté l'atlas du réseau.

Pour un euro j'ai appris que Rezé était une ville de la périphérie de Nantes, pour un euro supplémentaire que Nantes était une agglomération des bords de l'Atlantique et qu'un UltraTGV pouvait m'y déposer en moins d'une heure… Deux euros la leçon de géographie, je n'ai pas cherché à creuser le sujet.

« C'est quoi, ce boulot ? » ai-je demandé.

Allongée sur le lit, Joa a continué de feuilleter d'un air pénétré sa revue pour CO, chômeuses offensives. Elle lisait un article intitulé « Garder le moral, la ligne, la forme et son mec après un an de chômage ». Elle s'est brusquement retournée et m'a lancé un regard qui a déchiré la pénombre de notre logement, un squat d'un quartier délabré de l'ancienne Marne-la-Vallée.

« J'sais pas exactement, a-t-elle déclaré. Une sorte de jeu de rôle grandeur nature, ils cherchent des figurants. Et ils paient le voyage. »

Ses yeux, si ternes d'habitude, brillaient comme des ampoules nues, un éclat brutal qui m'a fait froid dans le dos. Cela faisait bien longtemps qu'il n'y avait plus de place chez nous pour les sentiments. Nous partagions l'espace, les factures, les emmerdes en tout genre, les poignées d'euros glanés au hasard des boulots précaires, les désirs mécaniques, mais chacun de nous rentrait en lui ses rêves, ses caresses et ses envies d'abandon.

« Par qui t'as eu ce boulot ? ai-je insisté.

— Une copine…

— Payé combien ?

— Appelle le keum, j'ai son codecom sur le frigo. »

Le mec en question m'a fixé rendez-vous le lendemain matin à Nantes, près de la nouvelle gare UltraTGV de l'île Beaulieu. Comme il

est resté très évasif, j'aurais sans doute refusé sa proposition s'il n'avait eu la bonne idée de m'expédier un billet aller retour par le courrier de la NCFF (Nouveaux Chemins de fer français). Cette nuit-là, Joa m'a embrassé, cajolé, aimé comme aux premiers temps de notre rencontre. J'ai bien décelé du désespoir dans ses griffures, dans ses morsures, dans ses soupirs, mais j'étais loin de me douter qu'elle me donnait le baiser de la trahison.

Mon « employeur » m'a détaillé de la tête aux pieds avec l'expression d'un organisateur de combats de chiens jaugeant une nouvelle race de pitbulls transgéniques. Il avait l'élégance à la fois neutre et rassurante d'un cadre supérieur, avec ce qu'il faut de rides, de bronzage et de dents blanches pour plaire aux femmes en quête d'un deuxième père. De son vaste bureau lumineux d'un immeuble de l'île Beaulieu, on avait une vue imprenable sur la Loire et l'agglomération nantaise. Il a sorti une liasse de billets d'une serviette en cuir et l'a posée sur la table en me fixant d'un air provocateur.

« Vingt mille euros, a-t-il dit avec une étrange douceur dans la voix. Ils sont à vous si vous acceptez le job. »

J'ai dégluti, mes pensées se sont entrechoquées comme des boules de billard, j'ai ébauché des dizaines de projets, puis je me suis souvenu de cette fable, *La Laitière et le Pot au lait*, et je suis redescendu sur terre aussi sec.

« C'est quoi, ce job ? »

Il a marqué, avant de répondre, un long temps de silence qui a déclenché une petite sonnette d'alarme dans un coin de ma tête. « Très simple, a-t-il fini par répondre. On vous remet les vingt mille euros et on vous lâche la nuit prochaine dans un quartier de Rezé. Si vous réussissez à passer la nuit, vous gardez votre fric. »

J'ai eu besoin d'une bonne minute pour laisser à ses paroles le temps de resurgir à la surface de mon cerveau.

« Comment ça, si je réussis à passer la nuit ?

— Je représente une compagnie internationale qui organise des jeux de rôle à caractère réaliste, a-t-il expliqué en se carrant dans son fauteuil en cuir. Notre produit phare, c'est la chasse à l'homme en environnement urbain. »

La colère m'a embrasé comme un arbre frappé par la foudre, le feu s'est propagé jusqu'au bout de mes ongles. J'aurais voulu l'ensevelir sous les injures, lui et son costard déstructuré, lui et son sourire de requin, lui et son aplomb de maquereau. Je suis resté incapable de proférer le moindre son, tremblant de tous mes membres, suffoqué par l'indignation.

« Ils seront quatre, armés de fusils à deux coups, a-t-il poursuivi,

impavide. La partie commence à minuit et se termine à cinq heures. On vous lâche sur le secteur à onze heures et demie. Vous gagnez, vous disparaissez dans la nature avec votre prime ; vous perdez… »

Je me demande encore pourquoi je ne lui ai pas balancé mon poing dans la gueule. Peut-être l'idée était-elle déjà en train de se frayer un chemin dans ma tête ? Peut-être ai-je admis à cet instant que ma vie ne valait guère plus que vingt mille euros ?

« Je veux une réponse avant ce soir dix-sept heures, a repris mon "employeur". D'ici là, vous avez tout le temps de visiter Rezé. L'expérience montre qu'un gibier qui connaît son territoire augmente ses chances d'échapper à ses prédateurs. »

Il parlait en type sûr de son fait, il semblait n'avoir aucun doute sur ma décision, il y avait quelque chose d'inéluctable dans sa façon de sceller mon destin.

« Et si je refuse ? » ai-je bredouillé.

Il a levé les bras au ciel et lâché un rire presque enfantin.

« Rassurez-vous, je ne vous demanderai pas de me rembourser l'UltraTGV !

— Rezé, c'est grand, non ? »

J'avais déjà la fièvre du joueur, la liasse sur le bureau attirait mon regard comme un aimant.

« Environ cinquante mille habitants. Mais la règle m'interdit de vous préciser votre secteur.

— La municipalité, la population acceptent que vous… »

Il m'a coupé d'un geste péremptoire.

« C'est notre problème.

— Pourquoi moi ?

— Vous correspondez au profil, vous êtes venu au rendez-vous.

— Et votre compagnie, elle gagne combien dans l'affaire ?

— Un bon contrat est un contrat qui satisfait l'ensemble des parties. Votre réponse avant dix-sept heures. »

Il s'est levé pour me signifier que l'entretien était clos. Une fraction de seconde, j'ai eu l'idée de rafler les billets et de courir droit devant moi, mais un balèze est entré dans le bureau, le genre de gorille à qui il vaut mieux éviter de chercher des poux dans la tête, et m'a raccompagné jusqu'à la sortie.

Au lieu de prendre le premier train pour l'Île-de-France, comme ma raison me le dictait, j'ai sauté dans le premier tramway pour Rezé. Sur les conseils d'un contrôleur, je suis descendu à la station Pont-Rousseau et j'ai commencé à explorer la ville. Le temps était malade, un soleil voilé dispensait une chaleur étouffante, la moiteur me plaquait les cheveux sur les tempes et la chemise dans les reins.

J'allais sur mes vingt-deux ans et je n'étais encore jamais sorti de la jungle de l'Île-de-France, aussi ai-je eu l'impression de débarquer dans une zone frappée de la maladie du sommeil. J'avais constaté, par la fenêtre de l'UltraTGV, que la lèpre urbaine avait gangrené Nantes, que les nœuds autoroutiers et les nouvelles barres d'immeubles étouffaient peu à peu l'agglomération comme un odieux python de béton, mais, une fois passé la Loire, on pénétrait dans un autre monde ; un monde de rues tranquilles et de maisons basses ; un monde à qui les tuiles rouges et les fleurs aux balcons donnaient un air de vacances ; un monde où le temps s'était figé. Bien sûr j'ai aperçu quelques bâtiments reliés par des passerelles qui planaient au-dessus des toits comme de grands vautours, j'ai su que des tours ou des pyramides s'élèveraient bientôt au-dessus des pavillons éventrés, mais la frénésie architecturale qui s'était emparée de la France au sortir de la grande guerre des Balkans avait pour l'instant épargné le satellite nantais. Il y flottait un doux parfum de XX^e^ siècle, le même qu'on humait dans les vieux films diffusés sur le réseau.

Je me suis rendu dans le quartier de l'hôtel de ville où j'ai récupéré un plan de papier glacé. J'ai laissé tomber le site gallo-romain et le château. Même si, par le jeu des mélanges, je porte un nom français, je ne me sens pas concerné par l'histoire de France. Mes arrière-grands-parents sont venus d'un autre continent, d'Afrique du Nord plus précisément, mais là-bas non plus je n'ai ni passé ni avenir. Mes parents sont morts, et mon prénom, Azem, est de nulle part. J'ai contemplé d'un œil distrait la Cité Radieuse, un bloc sur pilotis qu'on présente comme l'œuvre d'un génie de l'architecture, Le Corbusier. Ça m'a juste rappelé la Cité de l'Espoir, le satellite de Noisy-le-Grand, un gigantesque troupeau de cubes gouvernés par les trafics et dans lesquels les habitants n'ont rien d'autre à foutre que de proliférer comme des mouches.

À chaque instant je me demandais dans quel quartier se déroulerait le jeu proposé par mon employeur. Pas dans la ville même en tout cas, sûrement dans un espace clos, désert. Je n'avais toujours pas l'intention d'y participer, mais je faisais comme si, au cas où… Je m'imaginais déjouant les manœuvres de quatre dingues armés de fusils. Rien à voir avec les rigolades virtuelles du réseau. Les vingt mille euros me trottaient dans la tête et ma résolution mollissait. Au bout d'un moment j'ai oublié le plan, j'ai erré au hasard dans les rues, je suis passé devant une vraie ferme avec un champ et des vaches, je suis resté une heure à les observer. J'étais allé une fois au salon de l'agriculture, mais une chose est de voir des bêtes enfermées dans des boxes, une autre de les découvrir dans un champ parsemé de fleurs jaunes et planté au beau milieu d'une ville.

J'ai repris mon errance, j'ai traversé une rue Aristide Briand – qui

c'est, ce gazier ? –, je suis entré dans un bar où j'ai acheté un sandwich et un coke – cinq euros, merde, cette virée commençait à me coûter la peau des fesses. Au comptoir et sur les tables, des hommes et des femmes buvaient en silence, le nez plongé dans un verre de vin blanc, le regard perdu dans le vague, incapables de fixer leur attention sur les gros titres du journal déplié devant eux. Chacun son désespoir. Je me suis enfoncé dans l'entrelacs de ruelles bordées de maisonnettes qui descendent vers la Sèvre, je me suis promené dans un parc pas assez sauvage à mon goût, la Morinière il s'appelle, puis je me suis engagé dans une allée de terre qui longeait la rivière. J'ai touché un énorme platane dont le tronc bosselé et l'allure penchée m'ont fait penser à un ancêtre ployé par la sagesse et les ans.

Cinq cents mètres plus loin, au bout de la promenade du Delta, j'ai cru avoir trouvé le secteur évoqué par mon employeur : d'un côté une haie d'arbres plus que centenaires dont les branches basses tombaient dans l'eau comme des cheveux gras ; de l'autre un terrain vague envahi par les herbes et où avait débuté la construction d'un programme intitulé – c'est l'affiche qui le disait – « Front de Sèvre ». Pas d'habitations, un terrain en friche, des monticules de terre et de pierres, des pans de murs et des escaliers inachevés, des engins de chantier, un terrain idéal pour jouer aux chats et à la souris. L'endroit offrait pas mal de planques, sans compter la rivière, une échappatoire possible au cas où les choses tourneraient mal, et j'ai été bercé par un doux vent d'optimisme : cinq heures à tenir, pas la mer à boire, vingt mille euros au bout, le jeu en valait la chandelle. Aussitôt, une autre partie de moi-même a hurlé que le fric n'a jamais fait le bonheur d'un mort. C'était bien de ça qu'il s'agissait, de quatre cinglés qui auraient payé très cher le droit de me trouer la peau et qui en voudraient pour leur argent. Seigneur, notre monde était tombé bien bas et, moi, je pataugeais dans ses égouts. Je me suis assis au bord de la Sèvre et j'ai laissé mon regard dériver sur le miroir frissonnant de la rivière. La chaleur m'a engourdi, j'ai eu la sensation que tout ce qui me restait de volonté s'étiolait sur le fil de l'eau. Les oiseaux chantaient au-dessus de ma tête, l'odeur de l'herbe me défonçait mieux qu'un pétard, le reste de coca avait un goût prononcé de médicament. Un rire a retenti quelque part sur ma gauche, le rire d'une femme sur le point de s'offrir, un rire gorgé de sève. Je me suis allongé, j'ai fermé les yeux, j'ai revu Joa : elle aussi était gorgée de sève quand je l'avais croisée ; la fourmilière démente de l'Île-de-France et ses trente millions de résidents l'avaient vidée de sa vie.

Je me suis réveillé en sursaut. Seize heures, indiquait ma montre. Le voile nuageux s'est subitement déchiré, la rivière a charrié l'or fondu du soleil et l'évidence m'a frappé plus fort qu'un coup de talon au foie. J'ai couru comme un dératé jusqu'à la première borne

transcom, place Sarrail. Le cœur battant, le souffle court, j'ai posé le dos de ma main gauche contre le lecteur de borne et j'ai prononcé le codecom de Joa.

« Tu le savais, hein ? ai-je craché dès que j'ai entendu sa voix ensommeillée.

— Azem ? Mais qu'est-ce que…

— Le job à Rezé. Tu savais que je risquais ma peau. Combien tu as touché pour me vendre à ces types ? Mille, deux mille euros ? »

À cet instant, il m'a semblé discerner une voix masculine tout près de Joa. Si la borne avait été équipée d'un écran, j'aurais sûrement découvert un mec allongé à poil sur mon lit, vautré dans mes draps, sirotant une de mes bières. Elle m'avait remplacé à une vitesse effarante, persuadée que j'accepterais le contrat et que je n'y survivrais pas.

« Salope ! »

C'est tout ce que j'ai trouvé à dire avant de retirer ma main du transcom. Un euro la rupture, elle aurait pu m'épargner ça. Je suis resté planté là, comme un vieux meuble abandonné, jusqu'à seize heures cinquante-cinq. À seize heures cinquante-neuf, j'ai composé le codecom de mon employeur et je me suis entendu dire, comme dans un cauchemar, que j'acceptais le boulot.

Je m'étais planté en beauté. Le terrain de jeu n'était pas la rive de la Sèvre mais la zone industrielle qui bordait la Loire au nord de la ville. Onze heures venaient de sonner, et la nuit se coulait entre les bâtiments bleu et blanc de l'usine Champ… quelque chose, je n'ai jamais eu la patience de lire les enseignes en entier.

« Voici les limites du secteur. » L'index de mon employeur a couru sur la carte électronique affichée sur l'écran de sa bagnole genre grosse berline de luxe. « La Loire au nord, la ligne de chemin de fer au sud. À l'ouest, l'avenue de la Loire et l'avenue De Lattre de Tassigny. À l'est enfin, la place Sarrail, le point de jonction entre le fleuve et le boulevard De Gaulle.

— Et si je sors des limites ? » ai-je lancé.

Il m'a fixé avec un petit sourire.

« Vous ne pourrez pas sortir des limites. »

J'ai palpé la liasse de billets dans la poche de mon pantalon et j'ai balancé pendant quelques secondes entre frayeur, regrets et excitation. Ce fric, faudrait qu'ils viennent me l'arracher, les quatre tarés.

« Le coin n'est pas habité ? ai-je demandé.

— En partie. » Il m'a jeté un regard consterné. « Vous ne l'avez donc pas exploré ? Ne comptez pas sur l'aide des habitants. Aucun d'eux ne tient à recevoir une balle perdue.

— Vous connaissez un truc qui s'appelle la conscience ? »

Il n'a pas répondu, il a seulement haussé les épaules. J'ai failli lui rendre son blé et filer sans demander mon reste, mais quelque chose m'en a empêché, la part aventureuse qui sommeille dans chaque être humain, je suppose. Lui et son gorille m'ont lâché à onze heures trente à l'entrée du secteur, rue des Abattoirs, ça ne peut pas s'inventer, je n'y ai pas vu un bon présage.

Étrange comme une ville qui paraît si paisible le jour peut virer si menaçante la nuit. Le copieux repas que mon employeur m'avait généreusement offert vers vingt heures me pesait comme une pierre sur l'estomac. J'ai pissé une première fois contre une palissade en béton, mais ma vessie m'a presque aussitôt réclamé une deuxième purge. Bon, ne pas perdre la tête, j'avais encore une demi-heure, non, plus que vingt minutes, pour m'orienter, pour me dénicher des cachettes, pour organiser ma survie. D'abord j'ai voulu vérifier que je ne pouvais pas sortir des limites, comme mon employeur me l'avait affirmé. Je suis revenu sur mes pas, je me suis approché de la ligne de chemin de fer qui épouse la quatre-voies, j'ai tenté de la traverser. Une barrière grésillante et bleutée d'une hauteur de dix mètres s'est soudain dressée devant moi, m'a balancé une violente décharge électrique et m'a projeté trois mètres en arrière. La vache ! je n'étais pas tombé sur des amateurs. Ils dis posaient de moyens gigantesques pour installer et contrôler ce genre de gadget. La peur est revenue me visiter en force, mon cœur a rué dans ma poitrine, ma respiration s'est raccourcie. Je me suis demandé si les vingt mille euros n'étaient pas la prime promise au chasseur qui m'abattrait, un remboursement de la mise ou quelque chose d'approchant. Une idée stupide : ces gars-là avaient probablement acheté plus de cent mille euros leur permis de tuer. Et, pour la première fois, j'ai pris conscience que la mort se terrait dans la nuit qui me cernait comme un filet sournois et poisseux. J'ai paniqué, j'ai parcouru la rue des Abattoirs ventre à terre, j'ai escaladé un grillage pourri qui clôturait un terrain vague où se dressait un hangar en tôle. J'ai martelé la porte à coups de pied, la tôle a miaulé comme un chat en rut, le vacarme m'a effrayé, je me suis immobilisé, je suis resté un long moment à l'écoute des bruits. J'ai consulté ma montre, minuit moins dix, bordel, c'est fou ce que le temps vous glisse entre les doigts quand on essaie de le retenir par la queue. Le vent soufflait une haleine chaude, humide et chargée d'odeurs d'usine. Pas une étoile ne brillait dans l'encre lourde du ciel, les ténèbres gobaient avidement les ombres grises et figées des bâtiments proches. J'ai fermé les yeux et je les ai rouverts en espérant me réveiller dans mon squat de Marne-la-Vallée, avec Joa à mes côtés, emmurée vivante dans ses rêves à quatre cents. Un animal, un rat peut-être, a jailli des herbes folles quelques mètres plus loin, son

couinement m'a ramené à la réalité. Je me suis rendu compte que ma chemise et mon pantalon clairs n'étaient pas le camouflage idéal. Trop tard pour en acheter d'autres. Me restait plus qu'à m'en débarrasser et à m'enduire la peau d'un truc sombre, j'ai vu ça dans les vieux films d'aventure. Je me suis déshabillé, j'ai gardé juste mon caleçon, noir heureusement, ma montre, mes chaussures, des godasses de marche dont Joa m'a souvent vanté la ringardise, et le fric, évidemment, que j'ai glissé dans mon sous-vêtement. L'air a léché ma sueur comme une langue insaisissable. Puis j'ai avisé un bidon où croupissait un liquide puant que j'ai identifié comme de l'huile de vidange. J'ai serré les dents pour ne pas vomir quand j'y ai plongé les mains et que je m'en suis barbouillé le visage, le torse et les membres. Je me suis roulé sur un tas de terre en priant un dieu quelconque de ne pas m'écorcher sur un tesson de bouteille ou une pierre. Je ne crois en rien, mais il y a des nuits comme ça où on se croit autorisé à emprunter les dieux d'autrui.

Minuit ! ont hurlé les chiffres lumineux de ma montre, les fauves sont lâchés, une putain d'envie de vivre m'a ébranlé, à m'en donner la nausée. J'ai encore essayé de m'introduire dans le hangar, mais la porte, brinquebalante pourtant, a refusé de s'ouvrir. Je n'ai pas insisté, j'ai attendu, comme un rongeur paralysé par un serpent, le système nerveux débranché. Et j'ai entendu un rire, puis des pas, puis encore des éclats de voix. Pas discrets, mes tueurs. J'ai compris qu'ils voulaient me faire réagir, comme ces chasseurs du XX^e^ siècle qui effrayaient volontairement le gibier pour donner un peu de piment au carnage. J'ai jeté mes fringues dans le bidon, j'ai contourné le hangar, je me suis retrouvé devant un autre grillage mangé par les ronces et que j'ai escaladé le plus discrètement possible. Je me suis écorché le bras à une saillie métallique ou à une branche d'épines, j'ai étouffé un gémissement. Je les ai entendus ricaner et prononcer quelques mots en anglais. J'avais vraiment été embauché par une compagnie internationale. J'ai sauté dans une autre cour, vide celle-là, je l'ai traversée au triple galop, les herbes folles me fouettaient les jambes, les orties me harcelaient les mollets comme des chiens enragés. Une brèche s'ouvrait dans le mur d'en face, je m'y suis faufilé. Mes poumons réclamaient déjà de l'air, je n'ai pas l'habitude de courir – vous avez le profil, m'avait dit mon employeur, on trouve des recruteurs plus futés.

J'ai failli me cogner le nez sur une nouvelle grille avalée par l'obscurité. Je n'ai pas cherché d'autre issue, je l'ai franchie dans un style chaotique. De l'autre côté, j'ai repris contact avec le béton d'une cour d'usine où flottait une âpre odeur de savon, de détergent. J'ai fait ce que font tous les animaux traqués, j'ai voulu m'introduire dans un bâtiment, mettre un toit et des murs entre les chasseurs et moi. Mais

les portes étaient closes, et même bouclées pour certaines avec de grosses chaînes et des cadenas à faire frémir tous les voleurs de bécanes de l'Île-de-France. L'huile et la sueur me dégoulinaient dans les yeux. J'ai dû essuyer le cadran de ma montre sur mon caleçon pour lire l'heure : minuit dix, le temps se gelait, je n'ai jamais pigé les théories d'Einstein, mais j'avais une assez bonne définition de la relativité. En tout cas, ma pauvre vie m'apparaissait maintenant comme un présent inestimable. Si je m'en sors, plus question de la brader, même pour un milliard d'euros.

Si je m'en sors…

Il a fallu que je m'arrête pour reprendre mon souffle et dissiper le point de côté qui me clouait le bas-ventre. Des éclairs silencieux ont dansé au-dessus des nuages et jeté leurs éclats livides sur les tôles ondulées de l'usine. Un vent violent se levait et, avec lui, un concert de craquements, de grincements. Un cliquetis a retenti non loin, le bruit caractéristique d'un fusil qu'on arme. Ils m'avaient retrouvé avec une facilité déconcertante, ils n'avaient pas de chiens pourtant. Je me suis élancé dans la direction opposée, j'ai dépassé l'angle d'un grand bâtiment, j'ai vu, dix mètres plus loin, une silhouette grise qui se découpait sur le fond des ténèbres. Les enfoirés, ils m'avaient encerclé. Le type a levé son fusil, des tonnes de glace me sont tombées dessus. J'ai eu le réflexe de me jeter sur le côté juste avant le coup de feu. Le canon a craché une langue étincelante, la balle a ricoché sur le béton et est allée se perdre en miaulant dans les profondeurs de la nuit. Le tueur a tiré une deuxième balle, qui a sifflé au-dessus de ma tête. Aujourd'hui, quand j'y repense, je suis persuadé qu'il m'a raté volontairement, qu'il voulait prolonger le jeu jusqu'à l'aube, comme ces taureaux qu'on larde, qu'on pique, qu'on fatigue, qu'on berne avant de leur donner le coup de grâce dans les arènes du Sud. Je lui ai foncé dessus pendant qu'il rechargeait, je l'ai percuté de l'épaule, il a valdingué sur le bitume en poussant un juron, j'ai repris ma course folle.

Le jeu s'est prolongé pendant trois heures. Je les semais, ils me rattrapaient, ils variaient les approches, tantôt groupées, tantôt isolées, tantôt concertées, ils me débusquaient, je détalais en louvoyant, les coups de feu claquaient, les balles me frôlaient, ils me manquaient, ils riaient, ils buvaient – un moment, mon pied a roulé sur une canette de bière –, ils prenaient leur temps, les sadiques, ils brûlaient ma vie à petit feu. À plusieurs reprises, j'ai franchi sans le vouloir les limites, la barrière électrique a jailli des profondeurs du néant et m'a repoussé à l'intérieur du secteur. J'étais épuisé, et déjà j'admettais l'idée de ma mort. J'imagine que, dans l'arène, le taureau exténué accueille l'estocade comme un baiser de paix. J'escaladais des murs, des grilles, des toits, des haies, je traversais des cours, des

terrains vagues, je revenais sur mes pas, je tournais en rond comme un fauve dans un zoo. Je ne pensais plus, j'étais une marionnette agitée par les réflexes, par la peur, par ce manipulateur automatique qu'on appelle l'instinct de survie.

L'orage a éclaté, m'offrant un répit. Des éclairs longs, puissants, ont sabré le ciel, des coups de tonnerre ont ébranlé le sol, un vent tourbillonnant s'est acharné sur les arbres, sur les tôles, des trombes ont dégringolé comme des cataractes. Je me suis abrité dans une petite cabane de tôle, devant un entrepôt, une ancienne niche à chien comme me l'a suggéré l'odeur. Un refuge dérisoire au regard de la colère des cieux. Je ne savais pas où étaient passés mes tueurs. Ils avaient payé au prix fort le droit de m'abattre, mais ils n'étaient pas fous au point d'affronter la pluie torrentielle qui transformait le bitume en peau de poulet.

J'ai commencé à cailler mais la pluie m'a bercé, m'a rassuré, m'a rendu à mes pensées. Mon regard est tombé sur ma main gauche, là où on m'a greffé à la naissance ma puce biologique. Il sert à tout, ce microcerveau en ADN de synthèse : identité, carnet de santé, transactions bancaires, achats, transcom, codecom, voyages aériens et spatiaux, permis de conduire, lien avec les réseaux… Les bergers ont marqué leurs troupeaux. J'ai soudain compris pourquoi les quatre tarés me retrouvaient aussi facilement, pourquoi la barrière se dressait à chaque fois que j'essayais de franchir les limites. Ma puce biologique. Cette vipère de Joa leur avait fourni mon numéro d'accès à ma fréquence confidentielle, elle me l'avait demandé quelques jours avant de me parler de Rezé, « juste pour comparer avec le mien », avait-elle fredonné avec son air de ne pas y toucher. Ils me pistaient via le réseau des satellites, ils avaient branché leurs propres puces et leur saloperie de clôture sur ma fréquence. Ils ne se pressaient pas tout simplement parce qu'ils captaient le moindre de mes déplacements, qu'ils jouissaient de ma trouille, de ma douleur, de mes soubresauts dérisoires. Les dés étaient pipés, le gibier était programmé pour perdre, mon employeur avait un sens particulier de l'égalité des chances.

Un reportage animalier m'est revenu en mémoire, un loup blanc pris au piège : il se ronge la patte broyée par les mâchoires métalliques, le sang marbre ses babines et son pelage magnifique, il ne profère pas une plainte lorsque l'os cède, il s'éloigne en boitant sur la neige.

Me couper la main, effacer ma trace…

Je me suis révolté contre cette idée, personne n'accepte la mutilation d'un cœur léger. Si je voulais rester en vie, je n'avais pas le choix. J'ai contemplé ma main souillée par l'huile, la terre et la rouille des grilles. La main du piège. J'ai effleuré les billets au travers de mon

caleçon. Le fric pourrait me payer une greffe, les biotechnologistes savent maintenant reconstituer n'importe quelle partie du corps humain avec l'ADN. Un service réservé aux nouveaux riches, mais vingt mille euros suffiraient peut-être… J'ai pris ma décision et je me suis levé, indifférent à l'orage. J'avais besoin d'une lame, propre de préférence. J'ai marché comme un somnambule, j'ai vu le panneau de Haute-île, bizarre, je ne l'avais pas remarqué jusqu'à présent. Je suis entré dans un petit village où les maisons s'imbriquaient les unes dans les autres, où les terrasses et les verrières s'enchâssaient dans les toits, dans les courettes. J'aurais aimé habiter un tel endroit, il m'a semblé qu'ici on pouvait prendre le temps de se rencontrer, de se découvrir. Je suis arrivé au bord du large sillon noir de la Loire, labouré par la pluie. Un éclair blême a révélé des bateaux et des barques de carte postale, un pont de fer sur la droite et, sur l'autre rive, une ligne sinistre d'entrepôts rouilles, de quais soutenus par des piliers. Un deuxième éclair, plus court, a illuminé plus loin deux bâtiments surélevés et une haute cheminée bleu et blanc. Je me suis avancé jusqu'à la grève de terre – le quai de l'échouage, ai-je lu machinalement sur un panonceau défoncé. L'odeur de vase et de poisson pourri m'a remué les tripes. Je me suis retourné et j'ai observé les maisons, toutes plongées dans l'obscurité. La pluie me lavait de mes souillures, l'orage s'éloignait. La certitude s'est ancrée en moi que les quatre tarés s'étaient remis en chasse, et, à nouveau, la peur m'a submergé. Je ne suis pas un loup, je n'ai pas de crocs pour me ronger le poignet. Ils approchaient pourtant, je le sentais dans ma chair, la pluie les avait dégrisés, ils voulaient conclure la partie, cette fois ils ne me rateraient pas.

J'ai foncé vers les maisons et j'ai tambouriné sur une porte. Personne ne m'a répondu. Le vent mollissant a colporté les voix des tarés, des voix fortes, dures, des grognements de prédateurs qui s'excitent avant la curée. Ils seraient sur moi dans vingt secondes, peut-être trente.

Et puis je l'ai aperçue derrière les voilages d'une baie, juste au-dessus de moi. La silhouette fantomatique d'une femme. Blonde sans doute, car, même si je ne crois pas aux contes, elle m'a fait penser à une fée. Elle a écarté les voilages et m'a regardé à travers la vitre. Je l'ai implorée des yeux, de mes yeux de loup battu.

Elle a ouvert la baie, s'est avancée d'un pas sur le balcon, m'a désigné du doigt l'escalier tournant caché par une haie de lauriers. J'ai grimpé quatre à quatre la volée de marches. Quand j'ai surgi sur le balcon, ses yeux déjà immenses se sont agrandis encore plus. Faut dire qu'un type quasiment nu et couvert d'huile, de terre, de pluie et de sueur qui débarque en pleine nuit dans l'existence d'une femme ne lui fait pas spontanément penser au prince charmant.

« J'ai besoin d'un couteau, ai-je haleté. Vite. »

Elle s'est effacée pour m'inviter à entrer. J'ai lancé un coup d'œil sur la ruelle pour tenter d'apercevoir mes poursuivants, mais la nuit restait hermétique. Je suis entré dans une pièce qui était sans doute un salon, j'ai entrevu un canapé et l'œil vitreux d'une antique télé.

« Pour quoi faire ? m'a-t-elle demandé.

— Je suis pourchassé par quatre types, ai-je articulé rapidement. Ils me pistent grâce à ma puce biologique. Si je veux les semer, faut que je me coupe la main. »

Elle a eu une réaction étrange, elle a hoché la tête, elle s'est éclipsée, elle est revenue quelques secondes plus tard avec un énorme tranchoir. Ou cette femme avait un sang-froid peu commun, ou elle était complètement déjantée.

« Pas ici », a-t-elle chuchoté.

Je l'ai suivie dans la cuisine, une petite pièce éclairée par deux appliques. Sa jeunesse m'a surpris. Sa beauté aussi. Son corps blanc se devinait à contre-jour sous le tissu de sa longue chemise de coton. Elle n'avait sans doute pas trente ans, et son visage, encadré de longs cheveux clairs, avait la pureté d'une icône. Elle a posé une planche à découper la viande sur la table.

« Vous savez faire un garrot ? » ai-je demandé. Elle a acquiescé d'un mouvement de menton. « Comme ma biopuce continuera d'émettre, il faudra jeter ma main le plus loin possible, sinon les tueurs débouleront chez vous, d'accord ? »

Elle a opiné, pas contrariante. C'était comme si elle avait toujours attendu ma visite, comme si elle participait au jeu. Je lui ai pris le tranchoir, je me suis assis, j'ai posé ma main à plat sur la planche, les doigts écartés, j'ai arraché ma montre, levé la lame, maîtrisé tant bien que mal mes tremblements, visé le poignet, hésité… J'ai abattu le tranchoir de toutes mes forces. Je n'ai pas senti grand-chose et, comme le loup, je n'ai pas poussé un cri. Puis, quand j'ai vu le sang jaillir à gros bouillons de mon avant-bras sectionné, quand j'ai vu ma main abandonnée sur la table comme une étoile de mer desséchée, je me suis évanoui, je ne suis pas un loup.

J'ai rouvert les yeux. Les premières lueurs de l'aube se glissaient en obliques pâles par les vitres de la fenêtre. J'ai eu besoin d'un long moment pour émerger, pour me relier à mes souvenirs. J'étais allongé sur un lit, dans une petite chambre, la douleur qui partait de mon avant-bras me dévorait jusqu'à l'épaule. J'avais l'impression d'avoir toujours ma main, c'est ce que ressentent, paraît-il, tous les pauvres bougres qu'on vient d'amputer. Un énorme bandage taché de sang me recouvrait le poignet.

La fraîcheur des draps m'enveloppait comme un baume apaisant. Quelqu'un m'avait lavé, retiré mes chaussures, mon caleçon… et mes vingt mille euros.

La porte s'est ouverte et a livré passage à la femme. Elle s'appelle Marie. Je ne suis pas chrétien, mais le nom de Marie fleure bon la compassion. Elle s'est assise sur le bord du lit et son odeur m'a envoûté. Elle m'a expliqué d'une voix douce qu'elle m'avait noué un bandage de fortune autour du poignet avant de glisser ma main coupée dans un sac en plastique. Elle avait ensuite baladé les quatre tarés par une succession d'escaliers, de toits et de terrasses, puis elle avait jeté ma main dans la Loire, était revenue chez elle par un autre chemin et m'avait posé un garrot. Enfin elle avait contacté un ami toubib qui s'était déplacé en pleine nuit et m'avait anesthésié pour cautériser mes plaies.

« Quand ta main a touché l'eau, ça a fait une grande lumière bleue, a-t-elle ajouté. J'ai entendu les tueurs en revenant. Il y en a un qui parlait anglais avec un accent allemand ou russe. Ils ont cru que tu t'étais noyé. »

Elle ne m'a jamais posé de question sur cette histoire. Un jour peut-être je la lui raconterai. Elle m'a recueilli comme un chien sans collier, et c'est ce que je suis, un homme sans puce, un fantôme pour le reste du monde civilisé. J'ai rejoint les rangs des millions de miséreux qu'on n'a pas pu marquer dans certains pays en voie de développement. Je ne m'en porte pas plus mal d'ailleurs. Marie a été déçue par la vie, par les hommes, mais elle a encore beaucoup d'amour à déverser, et moi beaucoup à recevoir. Quand je déborderai, je lui rendrai au centuple ce qu'elle m'a donné. Elle dit souvent en riant qu'elle m'aime comme je suis, avec une main en moins, que je devrais oublier ce projet de greffe. Mais j'ai le ferme espoir qu'un jour je pourrai pétrir ses deux seins en même temps. Elle parle de vendre sa maison de la Haute-île, un héritage de ses grands-parents, et de m'emmener sur Mars, où tous les rêves sont permis. En attendant, je me sens bien à Rezé. Lorsqu'elle part au travail – vous ai-je dit qu'elle est infirmière ? Le destin parfois vous embrasse à pleine bouche –, je m'occupe de la maison, je cuisine, je bricole, je renais à la vie. Ailleurs sans doute, d'autres paumés dans mon genre se trémoussent pour une poignée d'euros devant les fusils d'autres tarés en mal de sensations. Je vais souvent m'asseoir au bord de la Loire ; son cours tantôt paisible, tantôt chagrin, finira bien par emporter mes larmes.

Rezé, le 2 juin 1999.

Achevé d'imprimer en février 2001


BUSSIÉRE
GROUPE CPI
à Saint-Amand-Montrond (Cher)
pour le compte de
la Librairie l'Atalante

N° d'imprimeur : 10134
Dépôt légal : février 2001

Pierre Bordage

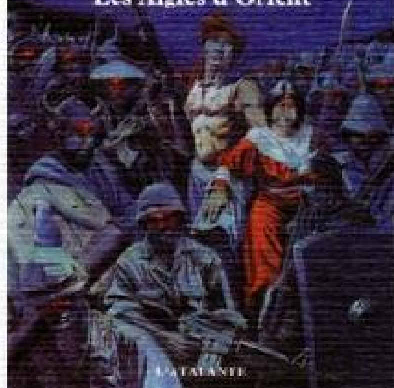
LES GUERRIERS DU SILENCE

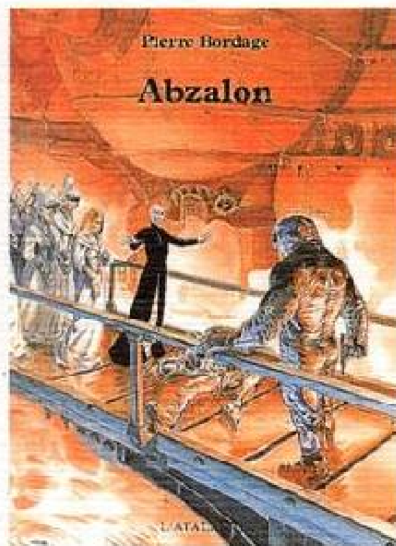
Les guerriers du silence
Terra Mater
La citadelle Hyponéros

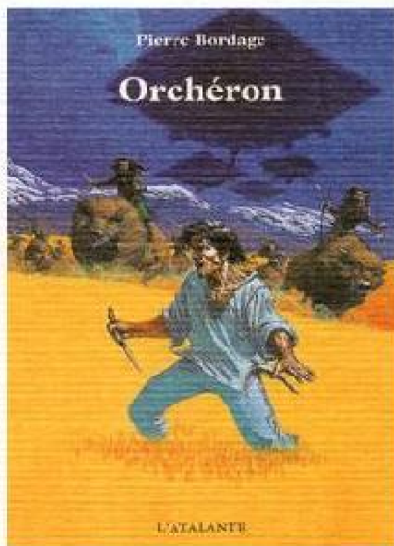
[illegible]



L'ATALANTE







Gratuit. Ce petit livre ne peut être vendu.

ISBN 2-84172-181-7 II-01